

Lire, est-ce un signe d'inculture?

André Vanasse

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37275ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2008). Lire, est-ce un signe d'inculture? *Lettres québécoises*, (130), 3-4.

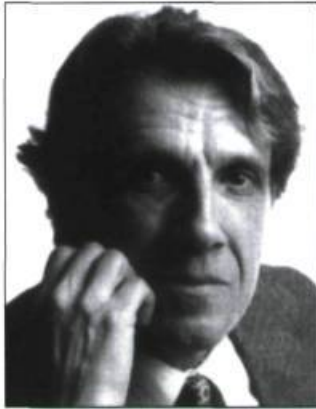
Lire, est-ce un signe d'inculture ?



Nelligan ? La réponse n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. En fait, tout acte de lecture n'a de valeur que par rapport à celui qui lit. Et s'il est vrai qu'il y a de grands auteurs français, cela n'implique pas qu'il faille les lire au détriment d'auteurs qui sont plus significatifs pour celui qui s'instruit, dans la mesure où ces auteurs occupent une place de choix dans son histoire et dans sa culture. Par exemple, les Anglais croient que de ne pas avoir lu Shakespeare est impensable ; pour les Allemands, c'est Goethe ; pour les Espagnols, Cervantes ; les Italiens, Dante ; les Russes, Pouchkine. Ils ont tous raison. Et pourquoi aurions-nous tort de penser qu'il est essentiel pour nous de lire *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy plutôt que *Les Thibault* de Roger Martin du Gard ? Hubert Aquin, considéré comme un génie chez nous et pourtant totalement ignoré en France, plutôt qu'Alain Robbe-Grillet ? Ou encore *La chasse-galerie* d'Honoré Beaugrand plutôt que *Renart et Isengrin* ?

Jacques Folch-Ribas signait dans *La Presse* un texte intitulé « Incultes et satisfaits (?) » que nous reproduisons *infra*. Cette lettre mérite réponse et j'ai cru nécessaire d'en faire l'objet de mon éditorial.

Dans sa lettre, Jacques Folch-Ribas s'en prenait à l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) et à l'Union des écrivains et des écrivains québécois (UNEQ) qui, apparemment, auraient proposé « d'exclure complètement la littérature française des cours de niveau collégial en créant trois cours de littérature québécoise » (question 11). Cette affirmation, prétendait-il, émanait du ministère de l'Éducation, lequel aurait fait parvenir aux cégeps un sondage en onze points pour se faire une plus juste idée de l'état des lieux concernant l'enseignement de la littérature.



JACQUES FOLCH-RIBAS

Enquête faite, il se révèle que c'est le Comité des enseignantes et des enseignants du français, le CEEF (il s'agit d'un comité consultatif), qui est à l'origine de ce sondage. La différence est de taille. Elle est même considérable. Il aurait été approprié que M. Folch-Ribas fasse enquête, car d'entrée de jeu il a construit son argumentation sur une base erronée, à la limite tendancieuse.

Mais il y a pire : l'UNEQ et l'ANEL n'ont jamais proposé « d'exclure complètement la littérature française des cours de niveau collégial ». Cela a été dit et redit publiquement sans que M. Folch-Ribas fasse la moindre rétractation. La position de l'UNEQ et de l'ANEL a été plutôt de prôner la préséance de la littérature québécoise sur la littérature française, de recommander que la québécoise puisse intégrer la française, et ce, pour que l'étudiant ne soit pas constamment divisé entre deux mondes et deux cultures sans lien apparent.

Cette position a été endossée naturellement par les deux associations. Je le sais parce que j'ai été au cœur des discussions sur l'enseignement de la littérature dans les cégeps, ayant moi-même été président du Comité cégep au « Sommet de la littérature » tenu par l'ANEL et membre de la table ronde de l'UNEQ sur le même sujet.

Ce qui me hérisse dans l'attitude de Jacques Folch-Ribas, c'est qu'il réaffirme un jugement qui conforte tous ceux qui l'énoncent depuis un siècle et demi, à savoir que valoriser notre littérature nationale, c'est en quelque sorte promouvoir l'inculture. « Incultes et satisfaits », clame-t-il. Ce faisant, il cède à la facilité parce qu'il laisse entendre que ceux qui ne lisent pas la littérature française sont « sans culture intellectuelle ».

La notion de culture n'est pas simple à définir. Que des étudiants ne connaissent pas Rabelais, que M. Folch-Ribas cite en exemple, n'est pas en soi une marque d'inculture. Si c'était le cas, 99,9 % des étudiants du monde entier seraient incultes. Par contre, le fait de lire et de s'instruire est une marque de culture, quoi qu'en pense M. Folch-Ribas. Est-il plus important d'avoir lu François Villon qu'Émile

Eva Le Grand, de regrettée mémoire, me disait : « Je ne vous comprends pas. Dans mon pays, on étudie d'abord la littérature tchèque, ensuite la littérature russe. » Elle avait parfaitement raison. Il faut commencer par sa culture avant d'émigrer vers d'autres, même si cela peut sembler scandaleux pour certains. Et parce que je sais que M. Folch-Ribas est né à Barcelone, en pays catalan, je me permettrai de lui demander s'il pense qu'Antonio Gaudí était un inculte parce qu'il considérait que la culture catalane était plus importante que la culture espagnole ? Est-ce que l'Université autonome de Barcelone a fait preuve d'inculture crasse en décidant de transmettre son enseignement en catalan, une langue parlée par une minorité sur un territoire minuscule, plutôt qu'en espagnol ?

De nos jours, lire est un acte affolant. La somme des œuvres majeures qu'il faudrait avoir lues est telle qu'il faut nécessairement faire un choix. Sait-on qu'il se publie plus de cinq cents romans par année au Québec et, proportionnellement, tout autant en France ?

Nous sommes rendus à la croisée des chemins, il faut faire des choix. Celui de l'ANEL et de l'UNEQ est dicté par le fait que notre histoire littéraire est devenue à ce point intéressante et solide qu'elle peut constituer la base de notre enseignement, sans pour autant ignorer l'apport de la littérature française. Cela signifie que la littérature française ne doit pas occuper tout le devant du terrain (deux cours sur trois), comme c'est le cas actuellement — ce qui indique à l'évidence notre comportement de colonisé —, mais qu'elle doit se situer dans le sillon de notre littérature. Affirmer qu'on ne peut se passer des grands auteurs de la littérature française, c'est un mensonge. On peut le faire, de la même manière que la France a décidé de laisser de côté, il y a quelques décennies, l'enseignement des langues grecque et latine de même que celui de la littérature de ces deux cultures. Cet enseignement constituait pourtant la marque des gens bien nés. Il y a eu un tollé. On a lancé des remarques lapidaires du même genre que celles que tient M. Folch-Ribas aujourd'hui, mais la réforme a eu lieu. Autres temps, autres mœurs...

Quoi qu'en pense M. Folch-Ribas, l'essentiel n'est pas de lire tel ou tel auteur, mais de construire un cours de littérature qui ait du sens. Je l'ai dit dans un éditorial précédent : la découverte de l'Amérique est l'événement du deuxième millénaire. Nous sommes américains et partie prenante de ce grand bouleversement qui a changé la face du monde. Il faut que les étudiants le sachent et qu'ils puissent s'inscrire dans cette mouvance, être en mesure de la comprendre et de se situer dans ce contexte. Il y a la lecture d'œuvres, mais il y a aussi l'espace géographique et culturel de celui qui lit.

Bien sûr, je reconnais mon appartenance française, mais elle n'est pas indélébile pour moi. Ce qui l'est, par contre, c'est comment j'ai façonné ma langue et ma présence sur ce continent, comment je m'inscris dans un courant idéologique qui

a tout à voir avec l'Amérique. Il n'y a rien à faire, je me sens américain inconditionnellement, avec mes qualités et mes défauts. Je m'accepte, je refuse de me considérer inculte parce que ma culture diffère de celle des Français. Je suis surtout fier de ma littérature. J'ai participé à sa naissance dans les années soixante, étant de la première génération à avoir signé massivement des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat en littérature québécoise. Le chemin parcouru depuis ce temps est incommensurable, et notre littérature, peu importe ce qu'en pensent ceux qui la méprisent, se compare, de nos jours, très avantageusement à celle des Français. J'ai publié plus de deux cents romans à titre d'éditeur et je me suis souvent dit, en

lisant des romans venus de France qui faisaient fureur ici, au Québec, que certains des titres que j'avais publiés étaient supérieurs à ceux qui apparaissaient pourtant comme des incontournables. Ce n'est pas de la prétention, c'est une certitude.

Que M. Folch-Ribas clame haut et fort que nous sommes incultes et satisfaits de l'être, c'est son droit, mais c'est le mien de prétendre qu'il fait preuve de mépris et surtout d'un esprit borné lorsqu'il considère qu'être cultivé, c'est avoir lu la littérature française et rien d'autre. Il devrait le savoir lui dont les origines et le cheminement sont pourtant multiples et croisés.

COURRIER

JACQUES FOLCH-RIBAS

Incultes et satisfaits (?)

Lettre ouverte sur l'enseignement de la littérature, publiée dans La Presse le 24 janvier 2008.

Il existe un dossier, au ministère de l'Éducation, qui se nomme « Dossier sur l'actualisation des devis de formation générale ». Les professeurs de littérature des cégeps ont reçu, à ce sujet, un sondage en onze questions. Nous mettrons de côté les neuf premières qui, somme toute, concernent « la cuisine interne » des cours obligatoires de littérature, et qui n'ont ici aucun intérêt autre que celui des aménagements internes des différents cégeps du Québec.

Nous voudrions commenter les deux dernières questions (numéros 10 et 11), que nous pourrions qualifier, si nous étions méchants mais nous ne le sommes jamais, d'insidieuses, voire subliminales. On peut y soupçonner, en effet, une invitation à peine déguisée à réduire les cours de littérature française au profit de ceux de littérature québécoise.

La question numéro 10 est formulée ainsi : « Désirez-vous que la littérature québécoise occupe une place plus grande et dans quelle mesure ? »

Voilà qui ouvre tout naturellement la porte à un choix, impossible au demeurant, puisque la place accordée à la littérature française dans l'enseignement collégial est aujourd'hui, à toutes fins pratiques, extrêmement réduite — un semestre d'études et demi : (cours 101 et une partie du cours 102 intitulé « Littérature francophone », partie qui dépend du choix de chaque professeur) —, du Moyen Âge au XIX^e, soit environ dix siècles, en quatre plus deux mois, soit six mois d'études (!)... C'est actuellement le cas dans les « devis de formation générale » des cégeps du Québec... On peut se demander si cela est raisonnable, mais c'est le cas actuellement. Donner une place plus grande à la littérature québécoise, deux siècles environ, équivaudrait forcément à réduire encore la place accordée à l'histoire littéraire, aux auteurs et aux textes de littérature française... Cela peut s'appeler « tirer sur une ambulance » ou encore « achever une moribonde ». C'est en tout cas ce que suggère très franchement la question numéro 11 :

Une hypothèse émise l'an dernier par l'ANEL (Association nationale des éditeurs de livres) et par l'UNEQ (Union des écrivains et des écrivains québécois) était d'exclure complètement la littérature française des cours de niveau collégial en créant trois cours de littérature québécoise. Que pensez-vous de cette hypothèse ?

Boufre ! Comme dirait Rabelais, notre ancêtre à tous.

L'on peut se demander — nous n'y manquons pas — comment une association d'éditeurs de livres, qui n'éditent que de la littérature québécoise et canadienne, peut suggérer que les étudiants des deux niveaux pré-universitaire et technique soient privés d'étudier la littérature française, au bénéfice seul de la littérature du Québec ? On semble oublier toute référence historique et linguistique aux grands ancêtres inventeurs et créateurs de la langue française.

Imaginons un instant que les éditeurs australiens interdisent aux petits et grands étudiants australiens l'étude de Shakespeare, Milton, et de l'immense foule des auteurs anglais... au prétexte qu'ils ne sont pas des auteurs australiens. Il en va de même pour les éditeurs d'Afrique du Sud, de l'Inde, ou encore de tous les éditeurs latino-américains demandant à cor et à cri que l'on n'étudie pas dans les collèges Cervantes, Lope de Vega et toute la littérature de langue espagnole. Nous sommes morts de rire, voire d'indignation.

Risqueraient grandement d'être inconnus donc, chez nous, les poètes du Moyen Âge et de la Renaissance, Villon, Ronsard, Labé, Marot, Du Bellay?... Inconnus les écrivains du XVII^e, Racine, Corneille, Molière... et ceux des Lumières, et du romantisme, qui furent et restent l'histoire et l'inspiration des auteurs québécois ?

Rappelons que l'UNEQ fut inventée et créée démocratiquement au cours d'une des Rencontres québécoises et internationales des écrivains (RQIE) organisée par la revue *Liberté* dirigée par Jean-Guy Pilon. C'est Jacques Godbout qui mena ce projet à terme. L'on peut aussi se demander — nous cédon à l'étonnement — comment l'UNEQ, composée d'auteurs québécois écrivant tout naturellement des livres québécois, puisse pratiquer elle aussi la discrimination par l'oubli volontaire de l'histoire, des auteurs et des livres français dans l'éducation de leurs descendants et successeurs éventuels ?

Les membres écrivains de l'UNEQ sont-ils d'accord (les a-t-on seulement consultés ?) pour entériner cette suggestion de leur conseil d'administration, élu démocratiquement ? La question se pose, d'une attitude démagogique, inculte et satisfaite (?), qui pourrait priver les étudiants, à partir du secondaire, de toute étude et connaissance de la littérature française ? Comment l'UNEQ peut-elle suggérer une telle chose, semblant oublier que l'essentiel de la littérature québécoise n'existe pas sans l'héritage historique et linguistique de « grand ancêtre » qu'est la littérature française ?

Pour les étudiants qui s'arrêtent au cégep comme pour ceux qui se dirigent vers l'université, ils ignoreraient à peu près tout de ce qui a précédé la littérature de leur pays. Incultes et satisfaits (?), dans les deux cas.

Nous espérons que ce dossier sur « l'actualisation des devis de formation générale » prendra une tout autre direction que celle que l'on peut soupçonner à la lecture de ces deux questions et suggestions.

Jacques Folch-Ribas est membre de l'Académie des lettres du Québec, de l'UNEQ, depuis sa fondation, et professeur de littérature au cégep.